

ROYAUME DU MAROC



ACADÉMIE HASSAN II DES SCIENCES ET TECHNIQUES

Que peut-on espérer au 21^e siècle ?

Pr. Edgar MORIN

Conférence donnée dans le cadre des activités du Collège scientifique
«**Etudes stratégiques et développement économique**»

Rabat – 27 avril 2012

Académie Hassan II des Sciences et Techniques
Km 4, Avenue Mohammed VI (ex Route des Zaers)
Rabat, Royaume du Maroc

© Hassan II Academy Press

Réalisation : **AGRI-BYS S.A.R.L.**

Achévé d'imprimer : mai 2022
Imprimerie Lawne : 11, rue Dakar, Océan, 10040-Rabat, Maroc



**Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu Le garde,
Protecteur de l'Académie Hassan II
des Sciences et Techniques**

Présentation du conférencier par le professeur Omar Fassi-Fehri, secrétaire perpétuel de l'Académie Hassan II des Sciences et Techniques

Monsieur le professeur,
Mesdames et messieurs,
Chers amis,

L'Académie Hassan II des Sciences et Techniques est particulièrement honorée de recevoir aujourd'hui le professeur Edgar Morin. Vous présenter professeur est certainement un exercice à la fois relativement aisé mais aussi très ardu. Ardu parce que, tellement votre vie est pleine, vos activités multiples et nombreuses, votre apport scientifique d'une richesse quasiment unique; donc en parler demande incontestablement une préparation particulière et aussi une compétence que je n'ai par ailleurs, étant moi-même physicien. C'est aussi un exercice relativement aisé. Pourquoi? Parce que Pr Morin est une personnalité scientifique, populaire, une personnalité connue à la fois des experts, des spécialistes, mais aussi du grand public.

Le professeur Edgar Morin est historien, géographe, philosophe et sociologue. Il est directeur de recherche émérite au Centre National de la Recherche Scientifique français, président de l'Agence Européenne pour la Culture qui relève de l'UNESCO. Son œuvre est multiple, innombrable (je ne vais pas citer tous les ouvrages qu'il a écrits). Il est docteur honoris causa de plusieurs universités- je crois 14 (18 a corrigé le professeur Morin). Ses réflexions et ses travaux sur les problèmes de l'enseignement -et cela certes m'intéresse directement- sont d'une actualité étonnante et d'ailleurs notre cellule, la cellule qui existe au sein de l'Académie Hassan II des Sciences et Techniques et qui travaille sur les questions de l'enseignement, particulièrement l'enseignement des sciences, utilise les documents et les travaux du Pr Morin dans sa réflexion.

Professeur Edgar Morin est aussi un acteur encore une fois politique, au sens noble, un militant; son rôle dans la résistance au nazisme et à l'occupation, sa lutte pour la paix, contre la guerre, en particulier contre les guerres coloniales et en particulier la guerre d'Algérie, sont exemplaires et forcent le respect et l'admiration. Ses travaux sur la mondialisation, le développement nous interpellent directement et sont une source d'inspiration pour des générations de chercheurs.

Professeur Edgar Morin est bien connu dans notre pays; ses conférences sont suivies toujours avec un immense intérêt. L'une, je crois de ces dernières, tenue à Casablanca l'année dernière sur «Comment repenser la prospérité pour assurer notre avenir», est encore présente avec force dans la mémoire de ceux qui ont pu y assister. Il y a 3 mois, il acceptait de présider le jury du Festival du film de Tanger. C'était là un bel engagement et un encouragement au jeune cinéma marocain.

Le professeur Edgar Morin a choisi de nous entretenir aujourd'hui sur un sujet qui devrait, je pense et là j'anticipe un petit peu, nous pousser à l'optimisme : «Que peut-on espérer au 21^e siècle?». Je voudrais, au nom de vous tous, remercier le professeur, lui dire l'honneur qu'il nous fait d'avoir accepté notre invitation et de traiter ce sujet dans cette enceinte. Merci aussi à notre ami, professeur Saad Baddou, grâce à qui le contact avec le professeur Edgar Morin a pu être établi. Merci aussi à tous les amis qui ont répondu à notre invitation, nous avons volontairement décidé d'organiser cette conférence sur invitation.

Enfin, je voudrais dire très rapidement le contexte dans lequel se tient cette conférence : c'est en fait la première manifestation d'une activité que nous venons d'inaugurer au sein de notre Académie, dans le cadre des activités du Collège scientifique «Etudes stratégiques et développement économique», avec la création d'une cellule chargée d'étudier les questions «Sciences et humanités» (les deux mots au pluriel) et qui regroupe à la fois des membres de notre Académie et des historiens, des philosophes et des géographes et d'autres en dehors de notre Académie.

Je voudrais encore dire merci et bienvenue au professeur Edgar Morin.

A vous la parole, Professeur

Que peut-on espérer au 21^e siècle?¹

Pr. Edgar MORIN

Merci de votre aimable présentation, merci de votre présence et de l'honneur que vous me faites de m'avoir demandé un exposé sur un thème ô combien brûlant et difficile.

Je partirai des questions que posait dans son temps le philosophe **Emmanuel Kant**² qui disait : *«Que puis-je savoir? Que puis-je croire? Que puis-je espérer?»*. *«Et -disait-il- pour répondre à ces questions, il faut passer par l'anthropologie, c'est-à-dire la connaissance de ce que signifie être humain»*. Je crois qu'il faut passer par l'anthropologie dans les deux sens du terme, le sens traditionnel, c'est-à-dire la connaissance de l'humain et le deuxième sens, c'est qu'aujourd'hui, avec l'époque planétaire que nous vivons, sous cette forme de mondialisation, on peut dire que c'est toute l'espèce humaine qui vit un destin commun. Donc, il faut interroger l'époque actuelle mais auparavant, interroger l'humain. Et, vous avez fait allusion aux grands problèmes aujourd'hui de la dissociation entre la culture scientifique et la culture des humanités, et cette dissociation pèse beaucoup sur la connaissance de l'humain. D'ailleurs, vous remarquerez que, nulle part dans l'enseignement en France ou dans la plupart des pays que je connais, dans l'enseignement secondaire, il n'y a aucune matière qui dit : *qu'est-ce que ça signifie être humain? Qu'est-ce que c'est qu'être humain?* Par contre, les connaissances sur l'humain se sont multipliées et sont gigantesques. Et l'on arrive à ce paradoxe qui avait marqué le philosophe **Heidegger**³ en disant : *«jamais on n'a eu autant de connaissances sur l'homme et jamais on n'a moins su ce que signifiait être humain»*.

1- Texte retranscrit à partir de l'enregistrement audio de la conférence donnée le 27 avril 2012 à l'Académie du Royaume

2- Emmanuel Kant (1724-1804) était un philosophe allemand et l'un des principaux penseurs des Lumières. Né à Königsberg, les travaux complets et systématiques de Kant en épistémologie, métaphysique, éthique et esthétique ont fait de lui une figure influente de la philosophie occidentale moderne.

3- Martin Heidegger était un philosophe allemand surtout connu pour ses contributions à la phénoménologie, à l'herméneutique et à l'existentialisme. Il compte parmi les philosophes les plus importants et les plus influents du XX^e siècle.

Pourquoi?

Ces connaissances sont dispersées, compartimentées, pas seulement dans les sciences humaines où la psychologie est séparée de la sociologie, séparée de l'histoire, séparée de la science des religions, séparée de l'économie. Toute la partie humaine qui relève de l'animalité, de la vie, est séparée de la partie qu'on étudie dans les sciences humaines, dans les sciences biologiques. Le cerveau est un organe biologique, l'esprit est au contraire une réalité psychologique. Donc, nous savons beaucoup de choses sur l'être humain mais guère sur les moyens d'y réfléchir et pourtant, c'est évidemment nécessaire pour la question «Que peut-on espérer?».

Prenons, sur un plan extrêmement banal : si les hommes sont bons, alors il faut une politique qui leur donne le maximum de liberté pour qu'ils puissent exprimer leur bonté; mais s'ils sont mauvais, alors il faut, comme disait Hobbes⁴, multiplier les contraintes et les garde-fous pour l'empêcher de développer ses mauvais instincts. Mais, en dehors de cette question à laquelle nous n'avons pas de réponse parce que nous savons tous que nous avons en nous les potentialités du meilleur et du pire, que chacun, même sous une forme encore inconsciente, a la possibilité du héros, du bourreau ou du martyr, selon évidemment les aléas de sa vie et des conditions dans lesquelles il se trouve; c'est évident que là-dessus, la réponse est de dire qu'effectivement, il faudrait souhaiter que le meilleur de l'humain puisse s'exprimer et que le pire soit inhibé ou réprimé. Mais le problème qu'est cet être humain est beaucoup plus complexe que ça. Pourquoi?

La raison pure, si elle existait, serait quelque chose de tellement glacée qu'elle en serait inhumaine, et presque folle.

Vous avez les définitions qu'on a données dans le monde occidental à l'être humain : première définition, *Homo sapiens*, c'est-à-dire animal doté de raison. Et, incontestablement, il est évident que le développement de la raison est un développement qui s'est manifesté à travers l'histoire humaine. Mais à quoi il faut ajouter que *Homo sapiens* est inséparable de *Homo Demens*⁵, c'est-à-dire d'un animal doté d'une capacité de délire, de folie et que la folie n'est pas seulement ces cas cliniques de personnes qu'on met dans les maisons pour fous mais c'est une chose qui existe en chacun; on peut dire que chaque crise de colère est une crise de folie, de délire, que nous avons tendance à interpréter aussi de façon fautive ou mauvaise des comportements d'autrui et qu'il y a, ce que les anciens Grecs

4- Thomas Hobbes est un philosophe anglais, considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie politique moderne. Hobbes est surtout connu pour son livre de 1651 *Léviathan*, dans lequel il expose une formulation influente de la théorie du contrat social.

5- Les **Homo Demens** (latin : «homme fou»), alias *Terroristes*, sont un groupe décentralisé de militants séparatistes.

appelaient l'*hubris*⁶, cette démesure qui a poussé les conquérants, qui a poussé les explorateurs, avec les aspects les plus positifs comme en même temps les plus négatifs. Nous avons cette double polarité et on ne peut pas dire qu'elles sont séparées parce qu'entre les deux, il y a ce qu'on appelle les émotions et les passions. Les récentes découvertes dans la connaissance du cerveau humain nous ont montré qu'il n'existe pas d'activité rationnelle pure, c'est-à-dire sans aucune émotion. Il y a toujours, même chez le mathématicien qui fait des calculs les plus austères, il y a la passion des mathématiques, autrement dit, des centres émotionnels du cerveau sont animés en même temps que des centres rationnels. Nous pouvons dire que, finalement, la raison pure, si elle existait, serait quelque chose de tellement glacée qu'elle en serait inhumaine et presque folle. Alors, qu'est-ce que la folie? Qu'est-ce que le délire? C'est quand la passion n'est plus contrôlée par la rationalité, et nous sommes ballotés, en quelque sorte, dans une dialectique très difficile à conduire, dans une navigation très difficile, avec raison et passion je dirai -pas de passion sans rationalité mais pas de rationalité sans passion-, ce qui, effectivement, nous montre, là-aussi, la complexité des problèmes humains.

Il n'est pas de culture, de civilisation, même les plus techniquement développées, où il n'y a pas de la mythologie, de l'imaginaire, de la religion.

Mais la deuxième complexité, c'est qu'on a défini, très justement, l'être humain par l'outil, la technique -*Homo faber*⁷ en latin qui veut dire l'homme qui travaille, qui a des outils- et qu'effectivement, le développement de l'outil, de la technique est un développement qui marque le développement de l'humanité incontestablement. Mais dès la préhistoire, et dès notre cousin de Néandertal, il y a les tombes dans lesquelles on trouve des morts en position fœtale, qui signifient qu'ils vont renaître. On trouve des morts, des squelettes, accompagnés de nourritures ou d'armes. Cela veut dire qu'ils vont avoir une vie après la mort, qu'il n'est pas de culture, qu'il n'est pas de civilisation, même les plus techniquement développées, où il n'y a pas de la mythologie, de l'imaginaire, de la religion. Les États-Unis, le pays techniquement le plus développé de la planète jusqu'à présent est aussi le pays où les forces religieuses sont absolument énormes dans la conscience des citoyens, quelles que soient leurs religions. Donc, nous avons cette double réalité d'un homme qui, à la fois, produit de la technique, qui est souvent liée à la rationalité, mais aussi qui produit des mythes, qui produit des croyances et, souvent, ces productions techniques peuvent être mises au service de la folie humaine, comme par exemple l'arme nucléaire.

6- L'*hybris*, ou *hubris* est une notion grecque qui se traduit le plus souvent par «démesure». Elle désigne un comportement ou un sentiment violent inspiré par des passions, particulièrement l'orgueil et l'arrogance, mais aussi l'excès de pouvoir et de ce vertige qu'engendre un succès trop continu. Les Grecs lui opposaient la tempérance et la modération, qui est d'abord connaissance de soi et de ses limites.

7- *Homo faber* est le concept selon lequel les êtres humains sont capables de contrôler leur destin et leur environnement grâce à l'utilisation d'outils.

Et puis, l'Europe a inventé au 18^{ème} siècle la notion de *Homo economicus*⁸- c'est-à-dire un homme qui est mû par son intérêt économique- tout ceci effectivement avec le développement de l'économie, du capitalisme, etc.- et il est certain qu'on est dans une situation où, de plus en plus, les intérêts personnels et égoïstes sont dominants. Mais, en même temps, il y avait, ce que le penseur néerlandais avait mis en relief dans son livre *Homo Ludens*⁹, du jeu, de la dépense, de la gratuité (nous sommes capables de faire beaucoup d'actes dans notre vie désintéressés et sans aucun intérêt économique); et du reste, si on veut rassembler un peu toutes ces notions, on peut dire que d'un côté, il y a le domaine de la prose humaine, de ce que nous sommes obligés de faire mais sans joie , sans intérêt, ... pour survivre; et d'un autre côté, ce qu'on peut appeler la poésie humaine, c'est-à-dire ce qui nous donne bonheur, plénitude, accomplissement, dans la communion, dans l'amour, dans l'amitié, dans la fête, etc. et là aussi, nous sommes polarisés entre les deux : survivre- nous sommes parfois obligés de faire des choses prosaïques pour survivre et une grande partie de l'humanité est condamnée à ça- mais vivre, c'est vivre poétiquement; et là aussi, on peut se dire : **«est-ce qu'il y a de l'espoir pour l'humanité, qu'un plus grand nombre d'êtres humains puisse vivre poétiquement une grande partie de leur vie?»**

Si vous commencez à voir ce tableau complexe de l'être humain, on peut dire qu'on peut en principe espérer ou désespérer de tout. On peut dire qu'on peut espérer évidemment du développement de ses qualités rationnelles, on peut espérer du développement de ses qualités techniques, de ses qualités désintéressées, de ses qualités poétiques; mais en même temps, on peut désespérer que l'homme puisse se perdre dans des croyances qui sont des illusions, on peut penser que la folie humaine est toujours proche et, dans les époques de crise et d'angoisse, elle peut se déployer. Donc, après l'examen de l'anthropologie, on peut se dire : **«mais mon Dieu, on peut beaucoup espérer et beaucoup désespérer et on ne trouve pas de réponse à cette question»**.

Aujourd'hui, ce capitalisme financier, complètement déconnecté du reste du secteur productif, fait trembler les Etats, sème l'épouvante dans la société et suscite une crise effrayante.

8- Le terme *Homo economicus*, ou homme économique, est la représentation des humains comme des agents qui sont constamment rationnels et étroitement intéressés, et qui poursuivent de manière optimale leurs fins subjectivement définies. C'est un jeu de mots sur l'*Homo sapiens*, utilisé dans certaines théories économiques et en pédagogie.

9- *Homo Ludens* est un livre initialement publié en néerlandais en 1938 par l'historien et théoricien culturel néerlandais Johan Huizinga. Il traite de l'importance de l'élément ludique de la culture et de la société. Huizinga suggère que le jeu est primordial et une condition nécessaire de la génération de la culture.

Alors maintenant, arrivons à la situation actuelle de l'humanité, qui est effectivement une grande nouveauté qui a commencé sans doute à l'époque de la conquête des Amériques et des navigations autour du globe¹⁰. On avait cru, après l'effondrement des totalitarismes du 20^{ème} siècle, qu'une ère nouvelle s'ouvrait, et pourtant, 1989, date de la chute du mur de Berlin, est suivie presque immédiatement après par une guerre, la guerre de Yougoslavie, où un pays qui avait réussi à faire de ses diversités un tissu national commun se déchire et, dans un déchaînement de fanatisme ethnique, nationaliste et religieux.

Donc nous voyons après, au 21^e siècle, une nouvelle pieuvre qui menace l'humanité, c'est celle du fanatisme; mais en même temps, une autre pieuvre a surgi, c'est celle d'une spéculation financière qui a pu se déployer grâce à la libéralisation généralisée des économies, qui a commencé à l'époque de Reagan et de Thatcher et aujourd'hui, il y a la spéculation financière, du capitalisme financier complètement déconnecté du reste du secteur productif de la société et de l'autre branche traditionnelle du capitalisme; nous avons cette spéculation qui fait trembler les Etats, qui subjugue les peuples, comme en Grèce; et quelques agences de notation peuvent, par la baisse d'une note, semer l'épouvante dans une société et aussitôt susciter une crise effrayante.

Nous, donc, avons aussi un nouveau péril qui est cette pieuvre de la spéculation financière et, dans des conditions d'incertitude où va le monde, nous voyons que ces périls croissent. Nous avons une communauté de destin dont nous ne sommes pas conscients d'ailleurs; la conscience est très faible, la conscience que cette planète doit être vécue comme étant une nouvelle patrie, la terre patrie -ce qui ne veut pas dire qu'elle doit supprimer les patries existantes mais au contraire les englober- cette conscience est encore extrêmement faible.

Nous pouvons, pour la première fois dans l'histoire, rêver d'un dépassement de l'histoire, rêver d'une méta-société, d'un nouveau type d'organisation.

Mais surtout, ce qui est important, c'est que cette époque planétaire, ce que nous vivons, peut être considérée comme la meilleure et comme la pire des choses.

10- Entre parenthèse dans le texte (Enfin, je trouve que, à partir de l'époque planétaire, où de plus en plus les différents fragments d'humanité se sont trouvés en connexion et à l'interdépendance, et après une histoire du reste marquée par la colonisation, par l'esclavage, par des phénomènes d'une domination terrible de l'occident sur le reste de la planète, nous sommes arrivés aujourd'hui à une autre époque où, effectivement, il y a une communauté de destin. Pourquoi? Parce que nous avons tous, en dépit de nos différences, les mêmes problèmes vitaux et mortels : disons la menace de la multiplication des armes nucléaires concerne toute l'humanité, les dégradations que nous faisons subir à la biosphère, à notre milieu naturel, nous menace, ou même, une économie qui n'est pas régulée, qui va de soubresaut en soubresaut est, elle-même, cause de périls innombrables).

Comme la meilleure? Parce que comme je viens de le dire, nous pouvons, pour la première fois dans l'histoire, rêver d'un dépassement de l'histoire (parce que l'histoire des sociétés, des civilisations, c'est aussi l'histoire des guerres qu'elles ont menées les unes contre les autres); on peut rêver d'une méta-société, d'un nouveau type d'organisation qui se ferait à partir de la planète, des institutions qui, aujourd'hui, sont atrophiées comme celle de l'ONU; on peut penser à un monde nouveau possible à partir de cette interdépendance et, du reste, certains pensent que l'ONU devrait faire aujourd'hui une déclaration d'interdépendance pour toute l'humanité.

Mais, en même temps qu'il y a cet espoir d'une ère nouvelle, il y a le fait que les périls qui se multiplient nous donnent les plus grandes inquiétudes sur le cours de notre histoire planétaire. Pourquoi? Parce que le développement incontrôlé des sciences, des techniques, de l'économie, entraîne la planète dans une course folle et, dans cette course folle, on peut penser que la multiplication, comme j'ai dit, des bombes nucléaires, la dégradation accrue de la biosphère, les phénomènes de réchauffement climatique qui vont entraîner d'énormes migrations, et en plus, ce mythe de la croissance qui anime nos sociétés, comme si elle pouvait être indéfinies (vous savez, c'est **Boulding**¹¹ qui a dit : *«pour croire que dans une planète limitée, il puisse continuer une croissance indéfinie, pour croire ceci, il faut être ou un fou ou un économiste»*).

Or, justement, on continue de vivre dans l'idée que le remède est dans la croissance. Certes, on voit très bien que la relance économique peut aider, peut donner du travail, etc...; mais on voit très bien qu'il y a des limites dans l'utilisation des ressources énergétiques, il y a des limites dans l'exploitation de la biosphère, il y a des limites dans la multiplication des voitures, etc. et on n'est pas encore arrivé à la connaissance de ces limites, donc on fonce droit vers un mur. Mais, si on prend le cours du processus mondial, on peut dire qu'il y a trois visages :

- le 1^{er}, on l'appelle globalisation ou mondialisation;
- le deuxième, l'occidentalisation : c'est tout ce qui est produit par la technique, la civilisation occidentale, qui se répand sur le monde;
- le troisième, c'est le développement : effectivement, le développement de l'économie et de la technique va lui-même susciter le développement de la démocratie, des satisfactions (donc du meilleur) et des progrès.

11- **Kenneth Ewart Boulding** (1910-1993) était un *économiste*, éducateur, militant pour la paix et philosophe interdisciplinaire américain d'origine anglaise. Boulding était un représentant du mouvement de l'*économie évolutionniste*. Dans son «*Economic Development as an Evolutionary System*» (1961, 1964), Boulding propose un parallèle entre le développement économique et l'évolution biologique. Suite à la publication de *Silent Spring* de **Rachel Carson** en 1962, le mouvement écologiste en développement a attiré l'attention sur la relation entre la croissance économique et le développement et la dégradation de l'environnement. Boulding dans son essai influent de 1966 «*The Economics of the Coming Spaceship Earth*» a identifié la nécessité pour le système économique de s'adapter au système écologique avec ses pools de ressources limités.

Et ces trois aspects sont les faces d'une même réalité. Or, le développement, c'est vrai qu'il a créé dans de nombreuses régions du monde de nouvelles couches sociales, des classes moyennes qui vivent plus ou moins selon les standards européens avec aussitôt des intoxications de consommation, ...

La formule du développement est une formule standard, qu'on applique à des cultures très différentes les unes des autres, sans tenir compte de leur originalité ou de leur vertu.

C'est vrai qu'il a conduit, dans de nombreux domaines, à l'émancipation et à l'autonomie des jeunes générations, qui ne sont plus soumises à l'autorité patriarcale ou familiale pour se marier, qui ont différentes libertés dans l'exercice de la vie. C'est vrai que les idées de démocratie et d'autonomie sont des idées utiles. Mais, en même temps, on peut dire que ce processus de développement tend à désintégrer les solidarités traditionnelles qui existaient dans les populations non occidentales, non européennes. Il tend à accroître les corruptions par la monétarisation généralisée. Il tend, non seulement à créer des classes moyennes qui vont accéder à un niveau de vie meilleur mais aussi d'énormes zones de misère que nous pouvons voir autour de toutes les capitales d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine, c'est-à-dire qu'on peut se demander si, le fait que, comme l'a dit **Majid Rahnema**¹², ce penseur iranien qui a été du reste longtemps aux Nations Unies : «*le développement transforme la pauvreté en misère*»; le petit paysan pauvre, il a un minimum d'autonomie, il a un minimum de dignité mais s'il est rejeté dans les bidonvilles urbains, il est prolétarisé, il est humilié, il n'a plus aucune autonomie. Or, ce processus de développement donc est profondément ambivalent et on peut se demander si c'est le pire qui est plus important que le meilleur de ce qu'il apporte et la formule du développement est une formule standard qu'on applique à des cultures très différentes les unes des autres sans tenir compte de leur originalité ou de leur vertu. La même formule appliquée à des pays d'Amérique latine, d'Afrique subsaharienne, d'Asie, tend à méconnaître le fait que chaque culture a ses façons, a ses propres arts de vivre, a -comme je l'ai dit- ses traditions de solidarité; elle a parfois des médecines qui sont aussi valables et qui seraient complémentaires de la médecine occidentale; elle a des savoirs, des savoir-faire, des artisanats, ... Au lieu que s'opère une symbiose entre le meilleur de ce qu'il y a de l'occident -ou du nord, avec le meilleur de ce qu'il y a dans le sud, on voit par contre parfois que c'est le pire de l'un et de l'autre qui tend à s'imposer, parce que le pire, tout ce qui vient de l'occident, c'est pas seulement le règne effréné de la domination du profit mais c'est aussi la quantification de l'existence, c'est-à-dire que tout est soumis au calcul et on ignore la substance même de la vie, qui est faite de joie, de plaisir, de malheur, de chagrin, de sympathie, etc.

12- **Majid Rahnema** était un diplomate et ancien ministre iranien, né à Téhéran. Il a représenté l'Iran à l'ONU de 1957 à 1971. Il a travaillé sur les problèmes de la pauvreté et les processus de production de la pauvreté par l'économie de marché.

Voici donc ce double aspect de l'évolution que nous subissons. Et alors, si vous voulez, on peut penser que nous vivons une époque d'ambivalence; si on n'est pas conscient de l'ambivalence, les uns vont voir la mondialisation heureuse et les autres ne vont voir que la mondialisation catastrophique.

Cela dit, mon propre diagnostic est que, si ce processus continue, il ne peut que conduire à l'abîme ou à différentes catastrophes que l'on ne peut pas prophétiser dans leur exactitude, qui, peut-être, ont même déjà commencé, mais parce que c'est un processus non régulé; cette histoire accélérée, cette tendance, qui va s'amplifiant, peut-être considérée comme ce qu'on appelle en langage cybernétique, un feedback positif, une rétroaction positive. Qu'est-ce qu'une rétroaction positive? C'est quand, ce qui était au départ une déviance, devient un processus qui s'accélère, qui s'accroît et qui, dans le monde physique, conduit à l'explosion.

Alors, quand ça se produit dans le monde social et dans le monde humain, ça peut donner lieu à des révolutions, à des transformations; mais, pour le moment, on ne voit pas du tout la transformation.

Et le grand problème dont je vais vous parler : est-ce qu'une transformation de ce processus -une autre voie- est possible?

Quand un système n'est pas capable de traiter ses problèmes vitaux, ses problèmes fondamentaux, que se passe-t-il?

- ou bien le système régresse et devient plus barbare qu'il ne l'est,
- ou bien le système se désintègre et donne lieu à un nouveau type de chaos,
- ou bien le système est capable de susciter de lui-même un méta-système, un système plus riche qui va être capable de traiter ces problèmes; il va se métamorphoser.

Alors, cette idée de métamorphose, vous me direz, cela n'a pas de sens pour l'humanité, parce que ça vaut bien pour les chenilles qui viennent après la chrysalide, un papillon ou une libellule, mais pas pour l'humanité ! Or, je crois que, en fait, nous avons vu déjà une métamorphose incroyable se situer dans la transformation de la préhistoire en histoire, la terre était peuplée de petites sociétés, de chasseurs-cueilleurs, sans agriculture, sans Etat, sans vie, sans classes sociales. En quelques points du globe, au Moyen-Orient, dans le Bassin de l'Indus, en Chine, dans le Mexique actuel et dans le Pérou actuel, dans des processus qu'on n'a pas bien connus mais où il y a eu des phénomènes sûrement avec des dominations et des regroupements, sont apparus des sociétés historiques, des sociétés avec agriculture, des sociétés avec deal, des sociétés

avec Etat, des sociétés avec classes sociales, des sociétés avec art, avec religion, avec esclavage, avec guerres; tous les traits des sociétés qui se sont succédées dans l'histoire et dont la plupart, celles de l'antiquité, n'existent plus. Donc, nous voyons bien qu'il y a eu une métamorphose qui s'est accomplie et même si vous prenez l'histoire de l'Europe, entre l'Europe féodale du Moyen-âge et l'Europe moderne, eh bien, c'est une métamorphose civilisationnelle qui s'est accomplie, bien entendu, à travers des conflits multiples, des tiraillements, des créations, des destructions. Or, la question est de savoir si la métamorphose est possible? Là-dessus, on peut tout de même réfléchir et se demander :

«Les grandes transformations qu'a connues l'humanité sont toutes venues à partir de déviances, de déviations minuscules qui, pour les contemporains, ne paraissent avoir aucun sens».

Si vous prenez, sur le plan religieux, les trois grandes religions : le bouddhisme, le prince Sâkyamuni qui a médité sur la vie, la souffrance et la mort, dont le message est devenu celui du Bouddha, c'est-à-dire qui est devenu l'éveillé; cet homme seul, de son message est issue une gigantesque religion qui couvre une grande partie de l'Asie.

Si vous prenez le christianisme, vous voyez quand même, les différentes sectes juives sous l'Empire romain, une petite secte est passée inaperçue devant tous les observateurs de l'Empire romain. Qui aurait pu penser que de cette petite secte périphérique au sein du judaïsme naîtrait une très grande religion qui serait le christianisme?

Si vous prenez le Prophète, celui-ci quand même a dû quitter la Mecque, a été exilé à Médine, lui aussi a connu isolement et solitude, et à partir de son ménage est née la grande religion qu'est l'Islam.

Vous me direz, c'est vrai peut-être pour les religions. Pas seulement !

Si vous pensez à la démocratie : la démocratie est née dans une petite cité qui s'appelle Athènes, cinq siècles avant notre ère; elle n'a pas duré beaucoup plus que 30 ou 40 années parce qu'elle a été elle-même anéantie par le roi de Macédoine qui a conquis la Grèce; et puis la démocratie a resurgi dans des villes de Toscane, des Flandres. Et puis, aujourd'hui, la démocratie est un problème général que toute l'humanité se pose. Comment créer la démocratie? Comment l'empêcher de dépérir? etc.

Le socialisme au 19^e siècle : Proudhon, Marx étaient des penseurs inconnus du monde intellectuel et du monde universitaire. C'étaient des esprits qui semblaient être des rêveurs, des fous. Or, il a fallu attendre quelques dizaines d'années pour que naisse

en Allemagne le Parti social-démocrate allemand, pour que -en plus au 20^e siècle-, se développent les partis socialistes, les sociaux-démocrates, et le parti communiste qui est devenu une force énorme, d'abord pour le meilleur et ensuite pour le pire.

Prenez la science moderne : bien sûr, elle a pris dans l'héritage de l'antiquité, dans ce qu'ont fait les chinois, les indiens, les arabes - qui ont transporté les choses dans le monde européen. Mais la science moderne au 17^e siècle, c'est quoi? C'est Descartes, c'est Galilée, c'est Bacon, c'est... Ce sont 5 ou 6 personnes dont les travaux s'échangent par des correspondances. Mais quelques années plus tard, la première société scientifique se crée, la société royale anglaise¹³ et ces sociétés se multiplient. Au 19^{ème} siècle, les sciences entrent dans les universités. Au 20^{ème} siècle, elles deviennent effectivement une force formidable dans notre histoire contemporaine.

Donc, il faut penser que les transformations au début sont absolument invisibles. Alors comment envisager la transformation qui ne peut être que salvatrice?

Là-dessus, nous pensons que le cours que nous suivons, est probable. Qu'est ce que ça veut dire probable? Probable, c'est ce qu'un observateur dans un lieu et dans un temps donnés, disposant des bonnes informations sur ce qui vient du passé et qui traverse le présent, projette sur l'avenir. Or, le probable, c'est tout ce dont je vous ai parlé, c'est-à-dire la croissance incontrôlée de tant de forces qui conduisent à des crises et à des destructions. Mais le probable ne se réalise pas nécessairement, par ce que il y a l'improbable; souvent dans l'histoire, le probable ne se réalise pas et c'est l'improbable qui survient. Alors, on peut se dire : **«oui mais où sont les germes de ce changement?»**

A mon avis, ils sont innombrables mais dispersés un peu partout: l'humanisation des villes par exemple, (nous avons quelques villes d'Europe comme Fribourg en Allemagne) qui sont des villes qui ont été ré-humanisées par rapport à la tendance générale de l'urbanisme, le retour aux cultures fermières et le développement de l'agriculture qu'on appelle biologique ou agro écologique¹⁴, qui représente des tendances, sans compter que la capacité de faire des cultures dans des régions qui sont maritimes, avec des cultures d'algues, etc;

13-Fondation en 1660 en Angleterre de la Royal Society, qui lance la recherche en laboratoire, suivie en 1666 en France par l'Académie royale des sciences, voulue par Louis XIV.

14-Entre parenthèse dans le texte (*Aujourd'hui, l'agriculture et l'élevage industrialisés provoquent plus de nuisances que de bienfaits parce que, d'abord l'agriculture industrialisée détruit la qualité des sols, détruit toute vie, détruit bien entendu les insectes, les oiseaux et en plus les produits soumis aux pesticides sont de moins en moins de bonne qualité et commencent à être dangereux. Quant à l'élite Industrielle, celle produisant des aliments sans goût, insipides et en plus ça détruit les nappes phréatiques*)

Il faut que la notion de développement, que le meilleur de cette notion, soit englobé dans quelque chose qu'on pourrait appeler «une politique de l'humanité».

On pourrait dire que, un peu partout dans le monde, il y a des initiatives créatrices qui cherchent la culture, mais elles sont dispersées, elles ne se connaissent pas les unes des autres et nul ne s'occupe de les recenser; et pourtant, on peut penser que si elles confluent les unes aux autres, elles créeront un courant de transformation, elles créeront, si vous voulez -de même que des ruisseaux se réunissent en une rivière et que des rivières se réunissent en un fleuve-, une voie nouvelle pour un être; et la voie que nous suivons va commencer à se désintégrer. D'autant plus qu'il est vrai que nous vivons une époque de crise. Cette crise n'est pas seulement une crise économique; elle est aussi une crise de civilisation et elle est, je dirais, tellement multidimensionnelle que c'est la crise de l'humanité qui n'arrive pas à devenir humanité. Et, quand il y a crise, on voit toujours apparaître deux forces contradictoires : l'une qui est une imagination créatrice qui trouve, ou qui cherche des remèdes nouveaux pour dépasser la crise et l'autre, la recherche de la solution soit dans le passé, soit dans le retour au passé, soit dans l'attente de quelque sauveur mythologique. Donc, si vous voulez, la crise est aussi favorable à la régression qu'à la réprobation; et nous allons voir aussi que la crise actuelle -je pense- touche toutes les sociétés, parce que le paradoxe du développement, c'est que le monde occidental apporte comme solutions aux autres sociétés du monde sa propre formule, sa propre civilisation, alors que cette civilisation elle-même est en crise; nous sommes nous-mêmes en crise puisque les aspects pervers de notre civilisation se développent maintenant plus rapidement que ses aspects négatifs. Même au sein du bien-être matériel s'est développé un mal-être psychique et moral : pourquoi dans le mode européen, américain, on cherche des gourous, des bouddhistes zen, des psychanalystes, des psychiatres? On cherche tous les moyens pour combattre un mal de l'intérieur, un mal de l'être humain.

Donc, le paradoxe : voilà une solution qui est elle-même en crise là où elle est née; et c'est ça un peu qui constitue un des grands problèmes; il faut le dire, il faut dépasser la notion de développement, il faut que la notion de développement, que le meilleur de cette notion, soit englobé dans quelque chose qu'on pourrait appeler une politique de l'humanité. Une politique de l'humanité, c'est une politique qui apporte le meilleur de ce qu'a produit le monde occidental mais, sauvegarde le meilleur de ce qui est dans les sociétés traditionnelles. C'est une politique de la symbiose du meilleur des différentes civilisations. Et une telle politique de l'humanité permettrait, par là même, d'essayer de dépasser les limites et les carences du développement. De plus, -je reprends ce problème de la croissance- aujourd'hui, il est traité en termes binaires : c'est croissance ou décroissance. Vous avez des apôtres de la croissance

et ceux de la décroissance. Mais en réalité, la question est autre. La question est de savoir ce qui va croître et ce qui va décroître?

Ce qui doit croître, c'est évidemment une économie verte, c'est-à-dire une économie pas seulement des nouvelles sources d'énergie mais qui transforme le mode de vie en l'humanisant; c'est une économie sociale et solidaire, faite de coopératives et de mutuelles; c'est une économie qui supprime les prédateurs, ces intermédiaires, en mettant toujours en rapport direct le producteur et le consommateur, c'est une économie qui généralise le commerce équitable, qui développe les entreprises citoyennes, dans laquelle on interdit la production de marchandises à obsolescence programmée comme le sont aujourd'hui la plupart des voitures – frigidaires – ordinateurs, qui sont fabriqués pour cesser de fonctionner au bout de 6 à 8 ans.

Ce qu'il faut décroître, c'est une économie du gaspillage, du futile, du «consomationnisme», au profit d'une économie de la qualité, de la qualité des produits et donc de la qualité de la vie; non pas l'hégémonie du quantitatif, du toujours plus; mais apporter plus, là où il n'y a pas assez, notamment dans les populations misérables et pauvres mais, par ailleurs, diminuer la quantité au profit de la qualité. Donc, si vous voulez, on voit très bien : croissance et décroissance, développement et enveloppement, mondialisé et démondialisé¹⁵.

Voici donc les directions dans lesquelles on peut s'engager, en ne sachant pas à quel moment il y aura la confluence pour cette métamorphose.

Dans un processus qui tend vers les catastrophes et qui est probable, je pense que tout doit être réformé ... nos propres vies aussi

Enfin, comme j'ai dit, ce n'est pas seulement l'économie, la consommation, l'agriculture; je dirai que c'est la justice, c'est le problème de la délinquance qu'on se contente de traiter par l'accroissement de l'emprisonnement alors que les exemples qui existent dans certaines cités d'Amérique-Latine nous montrent que, dans des régions où il y a une délinquance très forte, pas seulement juvénile, mais même infantile, dès qu'on crée des maisons où l'on donne à ces enfants, à ces jeunes, non seulement l'éducation normale mais aussi la musique, le dessin, le sport, l'informatique et surtout là où on les reconnaît comme des êtres humains, eh bien, la

15-Entre parenthèse dans le texte (mondialiser, c'est continuer tout ce qu'il y a de profit, mutuel, aussi bien social, humain, économique et culturel dans les processus d'échanges mondiaux mais démondialiser, c'est protéger : que chaque nation ait son autonomie vivrière, c'est protéger ses industries sans lesquelles il y aurait la désertification économique, protéger ses terroirs, protéger ses artisanats, etc). Donc, mondialiser et démondialiser sont complémentaires et pas seulement antagonistes.

délinquance disparaît. Evidement, il faut que ça continue sinon elle va renaître, mais nous avons les moyens de traiter la délinquance qui, aujourd'hui, pose un problème de sécurité, laquelle sécurité ne sera pas traitée seulement par la multiplication de la police mais surtout par la multiplication de tout ce qui permettra à des jeunes de se sauver, d'autant plus que nous savons que l'adolescence, c'est l'âge plastique par excellence et que beaucoup de ceux qui ont pu commettre des méfaits peuvent se transformer et se régénérer par la suite.

Il ne suffit pas de faire une révolution économique et sociale; il faut que la révolution soit culturelle, soit morale et soit psychologique

Bon ! Je veux dire que tout doit être réformé mais aussi, nos propres vies doivent être réformées. Vous savez c'est une vieille question que **André Gide** s'est posée dans un de ses textes en se disant : *«certains pensent que pour changer, pour améliorer la vie et les rapports humains, il faut transformer les structures sociales et économiques et d'autres pensent qu'il faut au contraire nous transformer moralement nous-mêmes et être meilleurs»*. Il dit : *«et moi je ne sais pas par quoi il faut commencer?»* Les expériences ont démontré que quand vous prenez séparément ces deux commencements, ils aboutissent l'un et l'autre à un échec.

Une révolution comme la révolution soviétique, non seulement elle n'a pas réussi à créer ce monde de liberté qu'elle prétendait vouloir faire mais, après 70 années, elle a implosé, elle s'est effondrée, pour donner le retour à un capitalisme pire que celui qu'elle avait supprimé, à une religion plus forte que celle qu'elle voulait avoir anéanti, etc.

Nous voyons que cela ne suffit pas de faire une révolution économique et sociale; il faut que la révolution soit culturelle, soit morale et soit psychologique. Mais toutes les expériences de changer de vie dans les communes -ce que j'ai vu en Californie dans les années 69-70, et dans d'autres endroits-, tout ceci se désintègre assez rapidement, sauf les communautés qui sont formées sur une base religieuse, de religion révélée, où il y a cette sorte de solidité de la croyance. Donc, les changements de vie, les changements moraux doivent aller en même temps que les changements économiques, que les changements sociaux; ils doivent s'entraider les uns les autres; et il est évident que là aussi, ça pose un problème à chacun. C'est **Ghandi** qui disait : *«sois d'abord en toi-même le changement que tu souhaites pour la société»*.

Il est évident que nous avons un problème de réforme personnelle et, je dirai aussi, de réforme cognitive. Pourquoi? Parce que nous sommes dans un monde complexe : ce qu'il y a, ce sont les processus économiques, les processus sociaux, les processus

démographiques, les processus psychologiques, les processus religieux. Tout ça est en interaction et en rétroaction et il faut comprendre cet univers. Or, l'éducation que nous recevons, c'est une éducation qui coupe le réel en morceaux compartimentés, isolés les uns des autres et qui produisent des experts, excellent chacun dans son domaine, domaine – évidemment il n'est pas contaminé, parce qu'il arrive d'autres domaines. Prenez la science humaine, la science sociale, la science mathématiquement la plus sophistiquée qui est l'économie : comment se fait-il que les économistes aient eu un si faible pouvoir prédictif puisqu'ils ont été, à leur écrasante majorité, incapables de pouvoir annoncer la crise de 2008, comme ce fut le cas du reste pour la crise de 1929. Parce que c'est une science close, alors que dans l'économie, les passions humaines entrent en jeu et en plus les phénomènes de panique sont là, comme dans les paniques de Wall Street.

Et puis, l'économie est une science qui ne connaît que la réalité à travers le calcul. Or, malheureusement, ou heureusement, ce qui fait la vie humaine échappe au calcul : l'amour, vous ne pouvez pas le quantifier, le chagrin vous ne pouvez pas le quantifier, on ne peut pas quantifier tout ce qui nous fait vivre. Voilà pourquoi la science la plus sophistiquée est en même temps la plus incapable de prédire, de mordre sur l'événement. Et j'ajouterai même : on a annoncé la mort des idéologies après la mort de l'idéologie communiste; on a cru que le libéralisme économique qui a triomphé n'était pas une idéologie mais une science. Or aujourd'hui, de plus en plus, on se rend compte que le néolibéralisme économique est une idéologie. L'écologie, qui est dénoncée comme une idéologie, ne l'est pas : c'est une science des écosystèmes qui montre les problèmes qui se posent. Donc on peut dire que l'économie néolibérale est une idéologie.

Vous vous rendez compte que nous avons des connaissances innombrables que nous ne savons pas coordonner, que nous connaissons tout sur le monde mais par petits bouts. Et en plus, quand c'est complexe, il y a toujours une part d'incertitude, d'inconnu et de surprise dont il faut tenir compte. Mais, on peut dire que le genre de connaissances que nous avons nous illusionne sur nos capacités d'intelligibilité du réel alors que ça nous rend myope et parfois même aveugles. En quelque sorte, elle nous empêche de concevoir les problèmes fondamentaux et les problèmes globaux qui sont ceux de notre époque. C'est pour ça du reste que tout continue dans un somnambulisme accru. Nous continuons, nous nous persuadons que tout va bien, que tout va de mieux en mieux et puis si ça s'aggrave, c'est passer : la crise, dans deux ans, ça sera passé. Nous avons perdu toute possibilité d'appréhension sur le réel.

Voici donc la situation où nous sommes.

Que peut-on espérer?

Alors le paradoxe, c'est que, ce qui peut nous donner de l'espoir est inséparable de ce qui peut nous donner du désespoir. Pourquoi?

Plus le cours des choses va s'aggraver, plus la conscience sera capable de percevoir le péril. C'est le poète **Hölderlin**¹ qui a dit : «**Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve**». C'est-à-dire qu'effectivement, plus le péril se rapproche, plus on pourra effectivement réagir promptement. Voilà le paradoxe : c'est que l'aggravation et l'accroissement de la probabilité catastrophique, lui-même, permet de percevoir l'arrivée de l'improbable qui va sauver.

Je vais vous donner, pour terminer, un exemple historique, que j'ai vécu d'ailleurs. Le 20 juin 1941, Hitler envahit l'Union soviétique et en quelques mois, il culbute les armées soviétiques, détruit l'aviation, arrive aux portes de Leningrad et aux portes de Moscou. En septembre, il va prendre Moscou mais arrivent des pluies diluviennes qui embourbent totalement l'armée allemande aux portes de Moscou. Ces pluies sont suivies par un gel extrêmement précoce qui va congeler l'armée allemande. Et, ce qui est très intéressant, c'est de penser que Hitler avait été obligé de retarder son offensive d'un mois. Pourquoi? Parce que son allié Mussolini, qui avait attaqué la Grèce pour la conquérir, s'est trouvé en difficulté : son armée s'est vue repoussée par la petite armée grecque et il a fait appel à Hitler pour l'aider. Là-dessus, les troupes allemandes vont passer à travers la Yougoslavie pour aller en Grèce mais la résistance des serbes notamment fait perdre un mois à Hitler (bien entendu, il arrive à Athènes² mais il ne prend pas Moscou). D'autre part, Staline apprend à ce moment là, en automne, 1941, que le Japon ne va pas attaquer la Sibérie, parce que évidemment le Japon s'intéresse beaucoup plus désormais au pacifique? Ça permet

1- **Friedrich Hölderlin** (1770-1843) est un poète et philosophe de la période classico-romantique en Allemagne, qui s'enracine dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle et se poursuit au 19^{ème} siècle «romantique». Philosophiquement, Hölderlin occupe une place à part dans l'idéalisme dont il participe à côté de [Hegel](#) et de [Schelling](#).

2- *Entre parenthèses dans le texte* (et, d'ailleurs cela me rappelle aussi un autre souvenir parce que, à cette époque nous étions toujours sous l'occupation nazie en France et Mandouze (**André Mandouze (1916-2006)** est un historien, universitaire et journaliste catholique de gauche, militant de l'antifascisme et de l'anticolonialisme), qui était professeur à l'université de Lyon le jour où l'armée allemande arrive à Athènes, a dit à ses élèves : «debout messieurs, le drapeau de la barbarie flotte sur le temple de la civilisation !». D'ailleurs ce qui m'a fait dire, il n'ya pas longtemps, au cours d'une émission sur les événements de Grèce : «le drapeau de la barbarie économique (l'Europe) flotte sur la source de notre civilisation» (rire !!!).

à Staline de retirer d'Extrême-Orient ses troupes fraîches qui se trouvaient là-bas et de les mettre sur le front de Moscou. Et il nomme Jukov (ou Zhukov³), un général doté de très grandes capacités (parce que, jusqu'à présent, les généraux qu'il avait à la tête de ses armées étaient des courtisans incapables). Le 4 décembre 1941, Jukov décide la contre-offensive pour dégager Moscou (cette contre-offensive classique qu'il va aussi utiliser à Stalingrad) et, en un mois, il va faire reculer de 200 km les troupes allemandes; c'est la première victoire sur le nazisme. Et deux jours après, le Japon bombarde Pearl Harbour et les Etats-Unis entrent dans la guerre, apportant leurs forces énormes.

Donc, en trois jours, ce qui était très probable (la victoire nazie sur l'Europe) commence à devenir moins probable; et ce qui était tout-à-fait improbable (la libération des pays européens occupés) devient probable.

Bien entendu, les conditions actuelles n'ont rien de commun avec ce type de situation. Mais, ceci pour vous dire que les choses peuvent changer et où la prise de conscience peut être très importante, notamment chez les jeunes générations (le printemps arabe l'a montré, notre propre résistance l'a montré, les révolutions du 19^{ème} siècle l'ont montré, les forces énergétiques, c'est la jeunesse dans ces cas là). La jeunesse est une force explosive, énergétique mais, évidemment, il faut donner un sens à ce qu'il faut faire. Ce qui manque aujourd'hui – et ce n'est pas seulement pour la jeunesse –, c'est que nulle part, il n'y a la voix pour dire vers où aller; et on est dans la stagnation totale.

Alors, je reviens à ce thème de la force énergétique des jeunes générations. Je pense qu'elles pourront comprendre inéluctablement que la cause, parce que la jeunesse a besoin d'une grande cause, que la cause la plus grande qui soit arrivée dans l'histoire humaine, c'est peut-être cette cause aujourd'hui, celle de toute l'humanité; et du reste, il m'est souvent arrivé que des jeunes gens me disent : *«vous, vous avez de la chance parce que à votre époque, vous aviez une cause juste pour laquelle vous avez lutté et nous maintenant on n'a rien, on est résigné, on est désespéré, on n'a pas d'avenir, on n'a rien»*. Alors je leur dis, vous savez notre cause, elle avait ses ombres; ces ombres nous étaient invisibles à nous, (par exemple, nous luttions pour la libération de la France et dès que la France a reconquis sa liberté qu'est ce qu'elle a fait : des massacres de Sétif, elle a repris la main sur ses colonies, elle a dû faire la guerre d'Indochine pour garder l'Indochine, donc nous ne savions pas qu'en nous libérant, nous allions libérer aussi des forces de domination qui allaient venir profiter de la victoire. Et, l'Union soviétique, Stalingrad, c'était un moment formidable mais

3- **Georgy Konstantinovich Zhukov** (1896-1974) était un général soviétique et le maréchal de l'Union soviétique. Il a également été chef d'état-major, ministre de la Défense et membre du présidium du Parti communiste (plus tard Politburo). Pendant la Seconde guerre mondiale, Joukov a supervisé certaines des victoires les plus décisives de l'Armée rouge.

comme l'a dit l'écrivain russe **Vassili Grossman**⁴ dans son livre magnifique **Vie et destins : «Stalingrad est la plus grande victoire et la plus grande défaite de l'humanité»**. La plus grande victoire parce que ça a permis de mettre fin au nazisme et la plus grande défaite car cela a prolongé le règne de Staline pendant pas mal de temps (plus de 20 ans).

Donc c'était juste, mais notre cause avait ses ambiguïtés, alors qu'aujourd'hui, il n'y a plus aucune ambiguïté. C'est une cause qui est pour tous les êtres humains, quels qu'ils soient, où qu'ils soient. Et l'important, c'est de penser que l'espérance peut ressusciter. Nous sommes effectivement dans un monde sans espérance, le futur est absolument incertain, et derrière cette incertitude, il y a des menaces. Pendant longtemps, on a pu croire que l'histoire devrait progresser nécessairement, et nous nous rendons compte que non, le progrès humain est aléatoire, incertain. Il peut dégénérer. Un progrès qui ne se régénère pas dégénère. Vous savez qu'en Europe, la torture avait disparu au 19^{ème} siècle sauf dans les colonies et au 20^{ème} siècle, elle est réapparue partout. Donc, il y a toujours des régressions, le progrès n'est pas sûr. Mais, il y a toujours aujourd'hui, la possibilité d'une voie nouvelle, la possibilité de cette espérance, qui ne signifie pas certitude, l'espérance ne doit pas être confondue avec la certitude mais comme la possibilité de salut.

Donc, la réponse à «*Que peut-on espérer au 21^{ème} siècle?*» est ambiguë : «*Oui, nous pouvons espérer dans les mêmes processus qui font que nous pouvons désespérer mais qui laissent de plus en plus ouverte la possibilité d'espérer*».

4- **Vassili Semionovitch Grossman (1905-1964)** est un écrivain soviétique. Pour une juste cause et *Vie et Destin* constituent l'œuvre majeure de Vassili Grossman. Ces deux romans, qui forment un seul et même récit, sont centrés autour de la bataille de Stalingrad et du destin de la famille *Chapochnikov*.

DISCUSSION

N. EL AOUI (Collège Etudes stratégiques et développement économique): Je voudrais remercier le Professeur Edgar Morin pour cette grande conférence qui nous a transmis un grand message d'espérance et de redécouverte de l'humanité. Nous avons à peu près 30 minutes pour la discussion et, si vous permettez, je poserai la 1^{ère} question en prenant un raccourci, certainement coupable, pour cheminer vers le fond de votre pensée. L'idée de base, c'est la complexité du monde, dans le sens que vous avez re défini dans la conférence. Donc le monde de la réalité est devenu de plus en plus un problème difficile à comprendre à partir d'une seule approche disciplinaire. Vous le dites : le monde de la réalité devient un problème polynomial. Ce constat, ce diagnostic implique par conséquent, d'élaborer un nouveau paradigme, ou de nouveaux paradigmes, c'est-à-dire un système de connaissances et de savoirs fondé sur la pluridisciplinarité, mais aussi une nouvelle méthode, une nouvelle approche. On peut comprendre votre ouvrage *La Méthode*, six gros volumes, comme une incitation à renouveler les approches de compréhension du monde. C'est vrai que dans la plupart des disciplines, dans celle en tout cas que je connais un peu, l'économie, c'est la méthode déductive qui est dominante, et je pense qu'elle l'est aussi dans d'autres disciplines des sciences sociales. Dans vos travaux, vous appelez justement à donner un peu plus d'importance à la méthode inductive, et aussi à l'intégration dans les démarches analytiques du subjectif à côté de l'objectif. C'est, en gros, une nouvelle vision du monde que vous décrivez et cette vision vient de très loin. Dès vos premiers travaux, il y a un fil conducteur vers, justement, cette remise en question des fondements du monde contemporain avec un appel à un nouveau monde fondé sur l'humanité, sur l'humain : ce que vous appelez «La Voie». Les derniers ouvrages que vous avez publiés proposent les grandes lignes de ce que pourrait être ce nouveau monde qui viendrait de l'improbable. Et cette nouvelle vision du monde doit déboucher sur une nouvelle politique de civilisation. Alors ma première question est la suivante : est-ce que l'idée de civilisation peut faire l'objet d'une politique? Est-ce que le président Nicolas Sarkozy ou le président François Hollande peuvent mettre en œuvre une politique de civilisation telle que vous la définissez dans vos travaux? Ma deuxième question : c'est vrai qu'il y a des régularités dans un monde qui connaît les tendances régressives que vous avez analysées dans vos travaux et soulignées dans votre conférence. Mais, ne peut-on pas dire qu'il y a aussi des irréversibilités au sein de ces tendances qui sont à l'œuvre depuis longtemps? Même si la crise financière

est arrivée pour montrer les limites des modèles de développement économique, ne peut-on pas dire qu'il y a des phénomènes et des processus qui sont devenus irréversibles, même si on admet que l'irréversibilité peut être elle-même réversible? Comment penser les processus irréversibles qui ne seraient peut-être pas réversibles?

E.MORIN : Je crois que les principes de la connaissance classique, c'est la disjonction (c'est-à-dire la séparation entre les champs disciplinaires) et la tendance à la réduction (c'est-à-dire apprendre à reconnaître à partir de petites unités constitutives) et l'ignorance qu'on a affaire à des systèmes et que dans chaque système, le tout a des qualités émergentes (c'est-à-dire que le tout est plus que la somme de toutes les parties). Il y a une réforme de la connaissance à faire non seulement contre la disjonction mais aussi contre la réduction, qui ramène évidemment ce point sur la distinction et sur la relation.

Et du reste, aujourd'hui, il y a des sciences poly disciplinaires comme les sciences de la terre, comme la cosmologie, comme l'écologie, qui elles-mêmes réunissent toutes les compétences de plusieurs disciplines. Je pense qu'il y a une révolution scientifique en cours.

Je crois qu'on ne peut pas revenir à ce qui a été détruit mais il y a des phénomènes, ou des conquêtes, ou des acquis, qui ne sont pas irréversibles. Je crois que rien n'est irréversible. La démocratie est réversible : elle a été plusieurs fois renversée et risque de l'être à nouveau et le plus bel exemple est en Allemagne nazie, arrivée au pouvoir par la voie démocratique, par les élections. Mais par contre, je crois beaucoup à des détours par le passé. Je crois qu'il faut sauvegarder beaucoup de valeurs du passé, qu'il faut sauvegarder des valeurs issues de l'agriculture traditionnelle, la relier à des connaissances nouvelles. Nous sommes arrivés à une époque où il faut voir tout ce que la civilisation moderne nous a fait perdre et essayer de récupérer une partie de ce qui est perdu. Maintenant, ce que j'ai voulu dire par «politique de civilisation», ce n'est pas du tout ce qu'entendait le président Sarkozy, pour qui c'était les valeurs, c'était les traditions. Moi l'idée c'est que:

- notre civilisation occidentale, comme je l'ai dit, a ses aspects négatifs tout en ayant des aspects positifs,
- la science, qui a des aspects magnifiquement positifs, a développé des côtés négatifs (de la capacité de produire la bombe nucléaire et aujourd'hui des manipulations génétiques ou cérébrales),
- la technique a toujours été ambivalente mais, aujourd'hui, ce n'est pas seulement la domination des choses matérielles, elle permet aussi d'asservir les êtres humains.

- l'économie, elle-même, a des aspects négatifs dans le fait de pousser à consommer. **Karl Marx** avait eu une formule très lucide : «*Le capitalisme n'est pas seulement un produit pour le consommateur, il produit un consommateur pour le produit.*»

Donc, nous avons toute une série de phénomènes négatifs, l'hégémonie du quantitatif sur le qualitatif,... Bref, si vous voulez, mon idée, c'était de réagir contre tous ces aspects négatifs de la civilisation occidentale qui sont vrais non seulement pour les pays occidentaux mais pour les pays occidentalisés de toute la planète- c'est ça la politique de la civilisation- et avec l'idée que les tendances qui se manifestent actuellement, comme par exemple le recours au bouddhisme zen ou au bouddhisme tibétain, aux gourous des différents espèces, à des marabouts africains qu'on trouve maintenant à Paris, aux psychanalyses,... que tout ceci traduit un mal-être, que traduit aussi l'abus dans la consommation d'anxiolytiques et de somnifères en France. Un malaise dans la civilisation qui n'est pas le même que celui que diagnostiquait Freud en 1930 mais qui s'ajoute et, dans le fond, c'était pour remédier à ce que la civilisation occidentale, qui s'était fixée avant tout sur la domination, pas seulement du monde, mais sur la domination technique et sur l'oubli des rapports de ce qui est spirituel, c'est-à-dire des relations de soi avec soi-même, des relations avec autrui, qui se sont terriblement dégradées. C'est ça le problème de la politique de civilisation : on ne peut pas rendre les gens heureux mais créer des conditions de vie qui permettent l'épanouissement personnel.

M. BOUSMINA (Collège des sciences physiques et chimiques) :

Merci cher professeur pour ce brillant exposé. Vos arguments, votre démonstration, m'ont ébloui et, je dois dire, ce qui a retenu mon attention, ce sont ces différentes facettes de l'humain, cet *Homo Faber* qui va générer à long terme le monde industriel que nous vivons actuellement, et qui a généré un fils, l'*Homo Economicus*, qui est devenu arrogant et a écrasé l'*Homo Politicus*; puis il a pensé qu'il va créer ses propres moyens de vivre, il a créé la spéculation financière, qui ne génère rien du tout et, on le voit ces dernières années, il est en train de s'écrouler. Puis, de l'autre côté, l'*Homo Spiritus*, qui a généré des mythes, des dogmes, des religions,... La globalisation, et là j'aimerais avoir votre avis si l'argument est crédible, va générer à mon sens dans le futur, l'*Homo Saber*, pris dans le lexique hispanophone (le savoir). Et je m'explique : un des avantages de la globalisation, de la mondialisation (qui a par ailleurs beaucoup d'inconvénients), c'est l'accès à l'information et l'accès au savoir, qui étaient, jadis, entre les mains d'une certaine population, d'une certaine région du monde. Actuellement, l'accès à l'information s'est généralisé et il va se généraliser au fur et à mesure. Et ce différentiel, ce gradient qu'on a du savoir, va s'estomper, à mon sens, à long terme et on va tendre vers un certain équilibre, on va avoir accès

à différents savoirs mais au bout du compte on va tendre vers un équilibre de la suprématie de l'être, de l'un sur l'autre, par ce que tout le monde sait; et cet *Homo Saber*, pour se transformer dans le sens que vous dites, soit on va créer d'autres savoirs, soit il doit creuser d'autres niches du savoir pour revenir au monde que nous connaissons. Le développement économique que nous avons connu, l'allemand ou bien le japonais vit une vie meilleure qu'un africain parce qu'il fabrique, par ce qu'il sait et l'africain ne sait pas. Mais si on tend vers une mondialisation qui va générer le savoir, à ce moment là, soit on a un nouveau savoir, soit il faut trouver un nouveau mode de fonctionnement de la société pour qu'on puisse tendre vers la transformation que vous proposez et j'aimerais avoir votre avis à là-dessus.

E. MORIN : On a dit qu'on était dans la société de l'information. Oui. Seulement l'information, ce n'est pas la connaissance. La connaissance, c'est cette capacité d'organiser les informations en un tout cohérent : (vous avez une information sur un désastre nucléaire au Japon, pour savoir si j'ai vraiment de la connaissance, il a fallu du temps pour rassembler les causes, etc..)

On dit qu'on est dans une société où il y a un accroissement formidable de la connaissance. Moi je dis non ! On est dans des connaissances, mais pas dans la connaissance, parce que je répète, les connaissances restent séparées les unes des autres et que l'on n'enseigne pas les moyens, les outils intellectuels pour les relier (il ne suffit pas de dire qu'il faut les relier, il faut savoir le faire).

Donc, c'est vrai qu'aujourd'hui il y a un accès au savoir, qui est très généralisé, que c'est un progrès (d'ailleurs moi je trouve que si ce n'est pas l'accès au savoir, c'est l'accès à la culture, à la musique, et moi je suis pour la libéralisation totale de pouvoir télécharger tout ce que l'on veut). Mais le problème de la connaissance pertinente ne pourra être réglé que par une réforme qui, elle-même, devra passer par une réforme de l'enseignement et cela ne suffit pas qu'il y ait une multiplication des connaissances utiles à travers Internet.

Internet d'ailleurs c'est la capacité du meilleur et du pire). Prenons l'informatique au sens large : aujourd'hui, un état dictatorial ou totalitaire a des possibilités de contrôle inouï sur les individus qu'il n'avait pas dans le passé, mais, aujourd'hui aussi, un jeune mathématicien génial est capable de décoder tous les codes secrets du Pentagone ou des États les plus verrouillés. Nous sommes dans une situation absolument paradoxale : le printemps arabe s'est joué à travers l'informatique, les communications, le téléphone portable, Twitter et toutes ces choses là; c'est vrai qu'il y a des possibilités nouvelles pour la connaissance et je crois que ces possibilités doivent être intégrées. Évidemment, les professeurs sont désarmés parce que les élèves ont déjà recueilli sur Wikipédia, ou autres, toutes les informations relatives

au cours; mais je crois qu'il y a un rôle irremplaçable de la personne, qui donne la passion. **Platon** avait dit : *«pour enseigner, il faut de l'Héros»*; il faut être passionné, il faut aimer aussi bien les élèves, les étudiants que la matière qu'on enseigne. Or ça, c'est seulement quelqu'un qui a de la passion qui peut le donner. Vous allez me dire oui, par Internet il y a des vidéos; mais ce n'est pas la même chose.

Je crois beaucoup à tout ce développement : qu'est ce qui s'est développé? Il s'est développé un système neuro-cérébral artificiel qui relie potentiellement toute l'humanité. C'est ça qui est extraordinaire : il y a désormais un système neuro-cérébral qui n'est pas dans un individu, qui n'est pas dans une société, mais qui vient de ce réseau, c'est-à-dire de ce que nous avons en commun. C'est ça aussi un des éléments positifs pour cette métamorphose, cette possibilité de communication mais, là aussi, je dis : *la communication n'est pas la compréhension*. C'est la différence entre expliquer et comprendre : une explication, c'est pouvoir donner objectivement les caractéristiques, telle personne fait 1,75 m, a les yeux bleus,... mais pour comprendre quelqu'un d'autre, la compréhension humaine nécessite un minimum d'empathie et de sympathie. Si vous n'avez pas ce minimum, vous ne comprenez pas l'autre; et c'est ça aussi qui est très important, il y a des choses qui ont besoin aussi d'être réformées, dans les rapports, dans l'acte. Moi j'ai un projet de réformes dans l'enseignement, j'ai fait un livre [**«Les 7 savoirs nécessaires à l'éducation»**]¹. Il faut enseigner la compréhension d'autrui, pas seulement des peuples étrangers mais même de son voisin, de son père, de sa mère, de ses enfants. Donc, si vous voulez, nous devons faire de grands progrès dans la connaissance, dans la réforme de la connaissance et dans le développement de la compréhension, pour lesquels Internet va pouvoir jouer un rôle, mais pas seulement.

Rajaa MEJJATI ALAMI (Observatoire National du Développement Humain): Merci beaucoup Professeur Morin pour cette brillante conférence. Comme d'habitude, on n'a pas de surprise. J'aimerais juste faire quelques remarques et poser une question.

Alors, la première remarque, c'est que vous avez souvent interpellé les économistes comme étant un petit peu les brebis galeuses, un petit peu responsables des crises, de l'état du monde...

E. MORIN : ... l'économiste, pas les économistes, la clôture de la science économique.

Rajaa Mejjati Alami : ...la clôture..., bon je précise quand même qu'on est très souvent -les économistes- interpellés à ce niveau là et c'est vrai qu'on a parfois honte d'être économiste, mais ce que je voudrais souligner, c'est que ces catégories là ne constituent pas un bloc monolithique; il y a effectivement ceux qui adhèrent

1- <https://inventin.lautre.net/livres/Morin-Education-du-futur.pdf>

complètement à l'économie utilitariste avec tout ce que vous avez développé par rapport à cette économie qui fonctionne en vase-clos, modélisée, et qui ne fantasme que par rapport aux modèles, etc... Il y a, à côté de ça quand même, des catégories qui estiment que l'économie doit être d'abord une science morale, une science sociale, une science politique enchâssée dans les sciences sociales et qui ne déconnecte pas l'individu de son rattachement social, ce n'est pas un individu désincarné, et qui s'élève effectivement contre cette approche.

C'était cette précision là que je voulais faire.

La deuxième chose, c'est par rapport à cette question du développement. Il me semble que, jusque là, on n'a pas encore trouvé une définition du développement, du fait justement de la complexité que vous avez brillamment démontré mais, ce que je voudrais dire, c'est que le développement n'est pas linéaire; il fonctionne par avancées, par reculs, par tâtonnements, par erreurs... et que, donc, de ce point de vue là, la question du développement pose la question fondamentale de comment redécouvrir les codes, les normes, les valeurs autres que celles du marché et comment les connecter par rapport au marché parce que, qu'on le veuille ou non, on fonctionne quand même dans un système mondialisé, ouvert, où le marché est présent. Et ça fait tout de suite l'articulation par rapport au quantitatif : il est vrai que les économistes ont pêché par excès de quantification, par excès de modèles, des modèles effectivement qui n'ont pas fonctionné et on se demande pourquoi il y a eu des crises alors que ces modèles sont supposés offrir des solutions et être prédictifs, ce qui n'a pas été le cas. Moi je me dis quand même que la quantification est nécessaire mais pas suffisante. Elle n'est pas suffisante et là, la perspective anthropologique est nécessaire; mais les deux sont nécessaires sinon on peut rester dans des descriptions, et des choses qui...

Alors ma question : vous n'avez pas parlé de tous ces mouvements sociaux actuels dans le monde arabe. Quelle place faut-il accorder à tous ces mouvements? Est-ce qu'ils ne peuvent pas préfigurer une métamorphose, pour reprendre votre terme, une métamorphose du système? Est-ce qu'ils peuvent humaniser ou déshumaniser nos sociétés?

E. MORIN : Oui, en ce qui concerne les économistes, j'ai peut-être été très global mais je sais qu'il y a eu une pluralité, je suis moi-même lié à l'économiste René asset² et à d'autres; il y a le Manifeste d'économistes atterrés³ (je connais très bien

2- *René Passet est un économiste français, spécialiste du développement, professeur émérite à la Sorbonne, il est considéré comme l'un des spécialistes des nouvelles approches dites complexes ou transdisciplinaires.*

3- *Le Manifeste d'économistes atterrés est un manifeste signé par 630 économistes qui, à la suite de la crise des subprimes, sont atterrés de voir que rien n'a changé dans les discours soutenant le libéralisme économique, ni dans les politiques économiques qui ont conduit à cette catastrophe*

toutes ces tendances) mais comme je l'ai dit, c'est la clôture d'une science; il y a eu des économistes qui ont essayé d'ouvrir : dans le passé, il y a eu François Perroux⁴, il y a eu Georgescu-Roegen⁵ qui a voulu relier l'économie à l'entropie, (c'est-à-dire des processus qu'ignorait l'économie classique, c'est-à-dire le fait que la destruction et la dégradation des choses, ...)

Bon, moi je pense qu'en économie aussi il y a une tendance vivante vers la complexité, c'est-à-dire par le lien entre l'économie et le reste des connaissances.

Je ne prétends pas qu'il faut supprimer la quantification sinon je serais incapable de dire que 2 et 2 font 4. Non, je ne pense pas. C'est évidemment la quantophrénie⁶ (c'est le fait de ne croire qu'aux chiffres, de croire qu'on peut épuiser la réalité par les chiffres). C'est cette chose là qui existe, pas seulement chez certains économistes, mais qui s'est répandue un peu dans la société; on ne parle plus qu'en chiffres, même dans les débats électoraux, c'est des batailles de chiffres, tous d'ailleurs plus ou moins arbitraires les uns et les autres. C'est un peu ça : on perd de vue les problèmes des choses elles-mêmes dans leur côté vivant.

Maintenant, en ce qui concerne le printemps arabe, je fais le parallèle avec ce qu'avait dit **Hegel**, en parlant de la révolution de 1789 : il dit «*ce fut un splendide lever de soleil*»; et il était extraordinaire que de voir surtout tous les jeunes allemands, qui étaient émerveillés devant ce moment là. Et puis est arrivée la guerre, est arrivée la terreur, est arrivé Bonaparte. Il y a eu le désenchantement et on a vu qu'un tourbillon d'événements arrivait après la révolution.

Mais, ce qui est intéressant, c'est que le message original s'est toujours régénéré par la suite; il a provoqué les révolutions de 1848, il a provoqué la 3^{ème} république, c'est-à-dire qu'il y a la fécondité d'un événement originaire qui apporte un message de libération, d'émancipation et de fraternité. Et moi, d'ailleurs presque dans le début puisque j'avais fait dans *Le monde* un article [*Nuage sur le printemps arabe*]⁷, je savais à travers toutes les expériences que j'avais vécues : la révolution des œillets

4- **François Perroux** (1903-1987) était un économiste français. Il est nommé professeur au Collège de France, après avoir enseigné à l'Université de Lyon et à l'Université de Paris. Il a fondé l'Institut de Sciences Economiques Appliquées en 1944. Il était un fervent partisan du corporatisme.

5- S'inspirant du second principe de la thermodynamique, Nicholas Georgescu-Roegen a introduit dans l'économie la notion d'entropie: la production humaine, qui n'est qu'une transformation de matière, induit un bouleversement irréversible de l'état du monde.

6- Terminologie critique de l'excès d'usage mathématique en sociologie; pathologie qui consiste à vouloir traduire systématiquement les phénomènes sociaux et humains en langage mathématique.

7- https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/04/25/nuages-sur-le-printempsarabe_1512519_3232.html

au Portugal sur place, j'ai vécu la libération de la France et de Paris qui était un moment inouï, des moments d'espérance et de fraternité, et j'ai vu qu'après il y a la retombée, il y a la récupération, il y a la confiscation, il y a la régression, il y a beaucoup de choses qui peuvent arriver. Donc si vous voulez moi dès le début, j'ai pensé qu'il pouvait y avoir des régressions et des phénomènes négatifs mais dès le début j'ai pensé que c'était un événement fondamental, qui non seulement montrait, disons que ce qui se passait dans le monde arabe s'était aussi passé en Chine, qu'il y a eu une inspiration à travers les différences de cultures, communes à tous les êtres humains, à la liberté, à la dignité; c'est les deux mots d'ailleurs -dignité, liberté- c'est la chose qui a démontré que des deux côtés de la méditerranée, on étaient fraternels.

Le mérite, surtout en Tunisie, et puis après en Egypte (il y a eu des morts, et les morts venaient de la répression), le mouvement était pacifique et le côté pacifique du mouvement a été très important pour sa réussite alors que, dès qu'a commencé la lutte militaire, la guerre civile, on a vu des phénomènes régressifs, pas seulement chez le pouvoir qui s'accrochait comme dans le cas de la Lybie mais aussi chez des opposants qui manifestaient, des tendances pas toutes profondément démocratiques.

Alors, je dirais c'est une grande aventure historique qui a commencé, soumise à l'aléa de l'histoire, à l'aléa du futur, nous n'en savons rien mais elle est réconfortante et pour moi c'est le message le plus important puisque dès le début je pensais que l'expérience vécue a montré, après tout, que les grands moments d'extase, de liberté, de fraternité ne durent pas mais, quand même, ils sont une force capable de traverser l'histoire et de réensemencer le futur. Voilà !

Pr. Abdesslam Cheddadi (philosophe et historien) : Ce que j'ai retenu et qui me paraît essentiel à moi, c'est à propos de la métamorphose à laquelle nous pourrions nous attendre dans ce mode moderne qui est en train de se développer sous nos yeux. Vous avez justifié le développement de cette métamorphose en vous référant au passé lointain de l'humanité depuis la préhistoire jusqu'aux différentes phases de l'histoire et dans différents domaines : la religion, la technologie, la science,... Vous avez l'air d'être optimiste et certains grands prédécesseurs ont été plutôt pessimistes au sujet de ces métamorphoses, je pense en particulier à Rousseau. Rousseau a été d'une part plus pessimiste et d'autre part, il me semble, plus créatif je dirais. Plus pessimiste dans le sens où il a considéré que finalement tout le passé humain jusqu'à son époque était un passé dans lequel la nature a été déformée, la nature d'une façon générale et la nature même de l'être humain. Elle été déformée, elle a subi toutes sortes de torsions et finalement, ce qui a donné lieu à toutes les tyrannies, tous les régimes et les ordres sociaux dans lesquels l'inégalité règne, l'oppression règne, etc. Et au bout de ce raisonnement, il conclue qu'il est encore possible de faire quelque chose et ce quelque chose c'est justement partir d'un nouveau contrat entre les hommes.

Et ce nouveau contrat, c'est le contrat dans lequel on construit justement l'ordre social, politique et économique- et culturel et religieux- dans lequel toutes sortes de données sont prises en compte, aussi bien des données d'ordre strictement politiques que des données d'ordre social, culturel, économique, même civilisationnel, etc. Il a donc une vision extrêmement variée, extrêmement riche, pour aborder la possibilité d'un nouvel ordre. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est qu'il trace un cadre pour le nouvel ordre et, finalement, on peut dire que ce qui s'est passé depuis Rousseau, d'une manière ou d'une autre, a repris le cadre que Rousseau a tracé, à mon sens beaucoup plus que tous les autres philosophes politiques.

Alors, aujourd'hui, est-ce que nous avons une perspective pour tracer également un nouveau cadre? Est-ce qu'on peut se passer de cadre? Est-ce qu'il est possible de laisser simplement les choses se développer par elles-mêmes, comme elles sont? Ou bien, est-ce qu'il est quand même nécessaire, même si ce cadre est remis en cause- et il sera nécessairement remis en cause par la suite- de penser des cadres nouveaux parce qu'il reste d'actualité, et Rousseau n'a jamais été réellement «réalisé», ou bien à partir d'autres perspectives et d'autres manières de concevoir les choses? Merci.

Rajaa El Aouad (Collège des sciences et techniques du vivant) : Je voudrais d'abord vous remercier pour votre brillante conférence et je serais assez brève. Votre conférence m'a inspiré, elle m'a permis de transposer, un peu tous les aspects sur lesquels vous êtes revenus, sur un concept actuellement qui donne aussi de l'espérance, c'est celui d'une «seule santé» et on appelle ceci en anglais «One Health». En étant conscients qu'aujourd'hui, la santé n'est pas une problématique santé mais une problématique transdisciplinaire, avec toutes ses variantes, ses déterminants sociaux, ses déterminants économiques, ses déterminants urbanistiques; et aujourd'hui, il y a une tendance, il y a même de grandes initiatives européennes, nord-américaines, de faire du «One Health» un nouveau concept qui serait pris en charge, qui serait prôné par l'Organisation Mondiale de la Santé, en association avec d'autres organisations des Nations Unies.

Est-ce qu'on peut espérer, qu'à travers ce concept là, à travers l'appropriation par ces organismes internationaux des Nations Unies, on puisse prétendre demain à un nouveau modèle, à une nouvelle transformation du bien-être et du bonheur parce que la santé aujourd'hui se définit non seulement par l'absence de la maladie mais du bien être moral, physique et bien évidemment de la maintenance de l'état de santé.

Jean (Coopération scientifique, Ambassade de France) : Je mesure la chance que j'ai aujourd'hui d'être parmi vous. J'ai juste une question brève qui concerne l'accès au savoir. Ne pensez-vous pas que la place de la culture, la place minimale donnée à la culture scientifique, pose problème au moment où des choix de

société sont à faire? Ne faudrait-il pas la considérer comme une culture à part entière avec les moyens qui vont avec?

E. MORIN : Je vais être assez bref.

Moi je suis un grand admirateur de Rousseau et, dans le fond, il était beaucoup plus profond qu'on ne le pense parce qu'il savait très bien que l'état de nature, était perdu et il essayait de trouver une formule, disons pour la société. Mais, disons, ce que je crois, c'est que, ce que vous appelez cadre, à mon avis, moi, je pense beaucoup plus à une structure mentale dans laquelle nous avons une considération des possibilités de l'histoire humaine. Moi je crois qu'il faut avoir des finalités, mais on ne peut pas faire des programmes. Quand vous faites un programme, vous êtes prisonnier de ce programme; il faut des stratégies. Or, une stratégie se modifie en fonction de l'événement et de l'aléa. Il faut être conscient que cette métamorphose, nous ne pourrions pas la définir à l'avance. Jamais vous ne pouvez définir une création avant qu'elle n'existe. Vous ne pouvez pas savoir ce que va être le Requiem de Mozart avant que Mozart n'écrive son Requiem. Alors, pour moi, ma maxime c'est celle du poète **Machado**⁸ qui dit : «**camminante, no hay camino, el camino se hace al andar**» (on chemine, il n'y a pas de chemin; le chemin se fait en marchant).

C'est beaucoup plus ça qui semble à mes yeux important.

Maintenant pour la santé, je suis pleinement d'accord parce que déjà, il faut se rendre compte que la santé, ce n'est pas seulement une chose physiologique; la santé, c'est une relation psycho somatique, et nous nous rendons compte aujourd'hui de plus en plus que bien des maladies ont pour cause des troubles émotionnels, des chagrins, des désordres intérieurs et, je dirais même que la réalité de l'être humain, elle est «physiologico-psychologico-sociologique», parce que, par exemple dans la vie des grandes villes comme Paris, bien des maux viennent des stress, des pollutions, et... de la façon de vivre. Si vous prenez l'être humain complexe, l'être humain c'est quelque chose qui a la société en lui en même temps qu'il est dans la société. C'est un être où, la question du psychisme n'est pas la superficie de son corps mais la relation est inséparable. A ce moment là, voilà une définition de la santé comme vous l'avez dit qui n'est pas la non-maladie mais qui est l'épanouissement et on comprend que ***l'épanouissement personnel a un besoin fondamental d'un nous***, c'est-à-dire d'une relation dans une communauté, que ce soit la famille, la patrie, la religion; on ne peut pas vivre heureux si on est coupé et l'être humain a besoin à la fois d'égoïsme vital mais pas d'égoïsme; il a besoin au contraire de pouvoir se donner aux autres.

8- **Manuel Machado Ruiz**, connu sous le nom de **Manuel Machado**, né à Séville le 29 août 1874 et mort à Madrid le 19 janvier 1947, est un poète et dramaturge espagnol.

La culture scientifique : moi je pense qu'aujourd'hui, le grand problème, c'est la déconnexion entre la culture scientifique et la culture des humanités. Toutes les grandes connaissances qui bouleversent notre situation dans le monde viennent aujourd'hui des sciences : le cosmos, l'univers, ...; or, si vous voulez, ce qui se passe, c'est que dans le passé, la culture des humanités était une culture ouverte, c'était un moulin qui était capable de moudre le grain qui venait des connaissances; ce que faisait Aristote par exemple dans son époque. Aujourd'hui, le moulin tourne à vide; le grain s'accumule dans les cultures scientifiques mais sans le moulin, cette réflexion, cette réflexibilité que donne la philosophie à la culture des humanités. Alors le grand problème aujourd'hui, c'est de rétablir la connexion et l'interaction entre les deux cultures. Voilà !

Merci à vous.

**Académie Hassan II des Sciences et Techniques
Km 4, Avenue Mohammed VI - Rabat.**

Tél : 0537 63 53 77 • Fax : 0537 75 81 71

E-mail : acascitech@academiesciences.ma

Site internet : <http://www.academiesciences.ma>